L'Arioste. *Les Satires*. Éd. et trad. Michel Paoli. Coll. « Paroles d'ailleurs », Grenoble, ELLUG / Université Stendhal, 2003. P. 157.

Le temps n'est pas si lointain où, pour lire en traduction française l'intégralité du *Roland furieux* ou de la *Jérusalem délivrée*, il fallait se tourner vers la collection « Les Introuvables » des éditions dites d'Aujourd'hui, quoiqu'elle n'offrît au lecteur que le *reprint* de versions anciennes du XIX^e siècle. La situation a heureusement bien changé. Le *Roland* est à présent disponible en collection de poche¹ (même si Gallimard s'est contenté de réimprimer, avec une préface d'Yves Bonnefoy, la vénérable traduction de Francisque Reynard) et on espère promis au même sort éditorial le remarquable travail de Michel Orcel paru au Seuil. L'intérêt s'étend légitimement au reste de l'œuvre, la présente traduction des *Satires* relayant à six ans de distance celle de Béatrice Arnal (Arles, Éd. Sulliver, 1997).

L'introduction de Michel Paoli revêt la double forme d'une invitation et d'une mise en garde : invitation à lire les *Satires* comme le complément quasi indispensable du *Roland*, par-delà toute distinction artificielle entre chef-d'œuvre et œuvres prétendues mineures, mais mise en garde contre toute lecture naïve d'un texte où rien n'est dit au premier degré, où les informations livrées par l'Arioste et longtemps prises pour argent comptant par ses biographes sont arrangées, voire manipulées. Publiées seulement en 1534, un an après la mort de l'auteur, ces sept épîtres en vers avaient été jusque là réservées à un cercle de familiers, apte à en apprécier la subtile ironie et à percevoir, sous l'indignation feinte du moraliste, les désillusions et l'amertume d'un homme blessé.

Le traducteur prend pour texte de base l'édition italienne de Cesare Segre (Turin, Einaudi, 1987), amendée sur un seul point, le v. 298 de la satire V, au profit d'une leçon plus sûre. Il justifie son choix du verset non rimé et bâti « sur des rythmes variés de quatre, six ou huit syllabes (selon la prononciation courante) » (p. 36). Deux obstacles redoutables se dressaient en effet sur la route : l'absence, en français, de langue poétique spécifique (comme le soulignait déjà, au tournant du XVIII^e siècle, Scipione Maffei, dans une éclairante lettre-réplique à Voltaire reproduite p. 33); et les cadences volontiers prosaïques du vers satirique ariostesque, qui introduisent de subtils décalages entre la forme et le fond. Jugeons sur pièces, à partir de deux *terzine* de la troisième satire (v. 109–114) dont M. Paoli propose une double traduction, littérale (à titre d'échantillon) et plus élaborée.

Una stagion fu già, che sì il terreno.
arse, che 'l Sol di nuovo a Faetonte
de' suoi corsier pareva aver dato il freno;
Secco ogni pozzo, secca era ogni fonte;
li rivi e i stagni e i fiumi più famosi
tutti passar sì potean senza ponte.

Une saison fut autrefois, que tant le terrain
brûla, que le Soleil de nouveau à Phaéton

de ses coursiers semblait avoir donné le frein;
 sec chaque puits, sèche était chaque source;
 les rus et les étangs et les fleuves les plus fameux
 tous passer on pouvait sans pont. (M. Paoli, p. 37)

Un été, la terre devint si brûlante qu'il semblait que le Soleil
 avait de nouveau confié ses chevaux à Phaéton.

Tous les puits étaient secs, toutes les fontaines taries. On pouvait
 traverser les étangs, les rivières et les fleuves les plus fameux sans
 passer par un pont. (B. Arnal, p. 67)

Jadis, à une époque, le sol avait tellement séché que le Soleil
 semblait de nouveau avoir laissé à Phaéton les rênes de ses
 coursiers;

tous les puits étaient secs et toutes les sources aussi; les rivières,
 les lacs et les fleuves les plus fameux se pouvaient traverser sans
 pont. (M. Paoli, p. 89)

Traduttore traditore certes, mais il y a un art de la trahison !

Chaque satire est précédée d'une notice substantielle, qui éclaire sa place dans le recueil, la resitue dans son contexte historique, en dégage la composition, signale les libertés prises avec les faits et détermine la période probable de composition. Le texte lui-même est accompagné de notes infra-paginales qui présentent les personnages mentionnés et élucident les allusions littéraires. Une riche information est ainsi mise à la disposition du lecteur. Cela suffit-il à justifier, au titre, la mention « Édition et traduction de Michel Paoli » ? Elle laisse attendre une double version du texte, en langue originale et en français, ce qui ne correspond pas, semble-t-il, aux orientations de la collection. Les volumes jusque-là édités (y compris par M. Paoli) étaient plus exactement libellés : « Présenté et traduit par ».

Remarque de détail qui n'ôte rien au plaisir que l'on prend à découvrir ces textes encore mal connus outre-Monts, dans un petit volume élégant et impeccablement mis en pages². En ces beaux atours, il reste à souhaiter aux *Satires* de l'Arioste une réception plus favorable que celle que leur réserva la France de la Renaissance. Une récente étude de Chiara Lastraioli, parue dans les *Cahiers Saulnier* (bibliographie, p. 155), en fait la démonstration : lues sans doute par Du Bellay et Baïf³, elles n'inspirèrent guère que Du Verdier, Desportes et Vauquelin de La Fresnaye, avant que la satire française du début du XVII^e siècle ne s'engageât sur de tout autres voies.

Notes

1. Compte non tenu de l'anthologie Calvino, disponible depuis longtemps en « Flammarion ».

2. Il faut avoir l'esprit tatillon d'un recenseur pour aller dénicher quelques coquilles : « au dépens », p. 19; « le mort du poète », p. 29; « ariotesques », p. 38; « surnomé », p. 134n.
3. On peut leur adjoindre Belleau, possesseur avéré d'un exemplaire des Satires, comme le rappelle, dans le même volume, J. Balsamo (p. 24).

DENIS BJAÏ, *Université d'Orléans*

Claude La Charité. *La rhétorique épistolaire de Rabelais*. Coll. « Littérature(s) », n° 21. Québec, Éditions Nota bene, 2003. P. 305.

Il est encore des pages de Rabelais à explorer, comme le démontre brillamment l'ouvrage de Claude La Charité. Prenant pour objet d'étude le corpus des dix-sept lettres parvenues jusqu'à nous, en français et en latin, fictionnelles ou non-fictionnelles, il les éclaire d'un jour neuf en les confrontant aux manuels d'épistolographie de la Renaissance. La première partie plante donc la toile de fond, celle d'un temps où la correspondance n'avait pas encore tout à fait le caractère privé que nous lui connaissons aujourd'hui et où le théologien anglais Edward Lee, à l'en croire, pouvait ne recevoir la lettre de son adversaire Érasme qu'après qu'elle eut été largement diffusée par les libraires (p. 19). L'art d'écrire au XVI^e siècle est bien sûr tributaire des grands modèles antiques (Cicéron, Sénèque, Pline le Jeune), des *artes dictaminis* médiévales, des épîtres de Pétrarque et des manuels de chancellerie italiens. Sur les pas de Jacques Chomarat (dont il se reconnaît le débiteur), l'auteur examine en détail le *De conscribendis litteris* d'Érasme, qui prône, au nom du *decorum*, l'adéquation de la lettre au destinataire, au sujet, aux circonstances, à la personne même de l'épistolier et qui répartit en quatre genres (suasoire, démonstratif, judiciaire, familial) vingt-six types de lettres. Le *Grand et vray art de pleine rhétorique* de Fabri, second traité attentivement étudié, multiplie pratiquement par deux le nombre de ces catégories, soumises à une tripartition rigoureuse en fonction du sujet (épîtres de doctrine, de jeu, de gravité), du rang du destinataire (supérieur, égal ou inférieur), et même de la composition, en forme de syllogisme. Y a-t-il lieu de distinguer, à cette date, entre lettre et épître ? On relève chez Rabelais romancier une seule occurrence d'*épître* (dans *Pantagruel*, VIII, pour convier l'écolier parisien à la sainte lecture de Paul, Jacques, Pierre et Jean), contre vingt et une de *lettre*, presque toujours au pluriel, suivant l'usage latin. C'est donc quasiment le terme générique, à quelques exceptions près, éclairantes : quand Rabelais adresse à Jean Bouchet une belle pièce versifiée « traictant des ymaginations qu'on peut avoir attendant la chose désirée », il l'intitule *épître* (du moins paraît-elle sous ce titre dans le recueil épistolaire du rhétoriqueur poitevin).

À l'aune des théories contemporaines, le travail d'écriture de Rabelais peut être mieux compris et évalué. Après avoir salué ses devanciers (notamment Fritz Neubert pour une étude pionnière des « François Rabelais' Briefe », qui prenait